5 SEPTEMBRE 1944

Dès qu'elle met un pied dans la grande pièce, Martha comprend qu'une nouvelle catastrophe va s'abattre sur elle. Madame Lheureux, qui lui a fait parvenir un petit mot à son hôtel dans la matinée, l'accueille en écartant les bras. Sur le plancher, trois valises, des ballots, un matelas roulé et ficelé.

– Je pars, madame Jullien, dit-elle avec un soupir qui fait trembler son opulente poitrine.

Martha fait deux pas vers le berceau où le bébé dort à poings fermés. Faible, affamée, dévastée par le chagrin, elle n'a pas pu l'allaiter. Sur le conseil de mademoiselle Bernard, la sage-femme qui a mis la petite fille au monde, Martha s'est résignée à confier celle-ci à une nourrice.

– Mon oncle Gaston s'est fait prêter un cheval et une charrette. J'emporte ce que je peux. On va à Bolbec chez des amis à lui.

Les jambes coupées, Martha se laisse tomber sur une chaise devant la table ronde où traîne *Le Petit Havre*. C'est le numéro de la veille, 4 septembre 1944. À la une, ce titre :

L'ÉVACUATION EST SUSPENDUE

Mais le regard de Martha reste accroché aux mots qui figurent plus bas à droite :

LE PAYSAN SAIT À L'OCCASION
ÊTRE HUMAIN ET MONTRER
SON GRAND CŒUR

Ses pensées s'envolent vers celui qu'elle a dû laisser partir à la campagne et dont elle n'a pas reçu de nouvelles depuis cinq semaines.

– Vous comprenez ce que ça veut dire ?

Martha sursaute.

– Quoi ?

– L'évacuation. Ces salauds d'Anglais ! Ils refusent de faire évacuer la ville. Ils préfèrent la bombarder avec nous dedans. Croyez-moi, il est temps de filer.

– Qu'est-ce que je vais devenir ? murmure Martha.

– Si vous payez d'avance, je peux emmener la petite.

– Non !

– Comme vous voudrez. En tout cas, je vous la rends les joues bien rondes et bien roses. J'en dirais pas autant de vous.

Ce matin, quand elle s'est regardée dans le miroir du cabinet de toilette, à l'hôtel d'Amérique, Martha s'est trouvée belle à faire peur, le visage creusé, les yeux habités de lueurs inquiétantes. Par moments, elle sent passer sur elle le vent de la folie.

La nourrice s'est éclipsée et remue de la vaisselle dans la cuisine. Quand elle revient, elle apporte un bol plein d'un liquide clair et fumant ainsi que trois tranches de pain couvertes de confiture.

– Tenez. C'est toujours ça que les Boches auront pas.

– Merci.

Madame Lheureux s'assoit face à elle et la regarde manger avec satisfaction.

– C'est bien Marie qu'elle s'appelle, votre petite fille ?

Interdite, Martha laisse tomber sa tartine dans l'ersatz de café.

– Oui. Qu'est-ce que…

– L'autre jour, vous lui avez dit un autre nom à l'oreille, au moins dix fois. Sarah, je crois bien. Comme si vous étiez seule au monde. Mais j'étais là.

– Vous avez dû mal entendre.

– Et peut-être que vous ne vous appelez pas madame Jullien, si ça se trouve. Ça m'est égal, vous savez. La guerre est presque finie. Je dis : presque. Il faut rester prudent jusqu'au bout.

Les yeux de Martha lancent des éclairs, ses inquiétants yeux noirs.

– On m'a tout pris déjà. Et sans doute que vous auriez voulu prendre ma fille.

Elle ouvre son sac et jette 2 000 francs sur la table.

– L'argent vous manque pas, on dirait, remarque la nourrice.

– Qu'est-ce que je vais devenir ? répète Martha.

– Je vais me tirer un peu de lait pour ce soir. Quittez l'hôtel, madame Jullien. Allez au tunnel Jenner, c'est plus sûr. Il y a beaucoup de monde, là-bas. C'est bien le diable si vous trouvez pas une femme qui allaite. Demain, partez à la campagne. Si vous trouvez pas de nourrice tout de suite, donnez-lui du lait de chèvre, c'est ce qu'il y a de mieux.

Martha hoche la tête. Partir, elle aurait dû partir depuis longtemps. Mais elle vit dans la terreur, sous une fausse identité et sans carte d'alimentation. De l'argent, elle en a, c'est vrai, mais

l'argent ne fait pas tout. Impossible de se procurer cette poudre de lait que fabriquent les Suisses et les Américains.

Madame Lheureux confectionne une sorte de hamac avec un morceau de drap, remplit de son lait un petit biberon. Martha ne sait que penser d'elle. Les années passées lui ont appris à se méfier de tous et de tout.

– Si vous étiez raisonnable, vous me laisseriez la petite. Vous la reprendrez plus tard, quand vous pourrez aller à Bolbec.

Si cette femme était bien intentionnée, elle lui proposerait de partir avec elle. C'est donc qu'elle veut lui voler son enfant. De sa vie, sa belle vie de naguère, il ne lui reste que cette minuscule créature, la chair de sa chair. Elle refuse encore.

On frappe à la porte. Martha connaît un instant d'effroi, comme si on pouvait venir la chercher là, chez la nourrice de sa fille. C'est l'oncle Gaston, nerveux, rougeaud, en nage. Il empoigne deux ballots sans lui accorder le moindre regard, sans cesser de bougonner qu'il faut y aller.

– Tenez.

Madame Lheureux lui tend une grande casserole.

– Vous mettrez ça sur votre tête. Même aux abris, on sait jamais.

Martha remercie. La nourrice lui noue derrière la nuque le hamac improvisé et y dépose délicatement le bébé dont les yeux immenses s'emplissent de larmes. Les adieux sont brefs. Dans l'escalier, Martha répète dix fois dans la petite oreille : *Sarah Sarah Sarah Sarah…*

Les rues sont vides. Il flotte des odeurs de poussière, de cendres, de plâtre. Les bombardements des semaines précédentes ont éventré des dizaines de bâtiments. Parfois, il ne reste

qu'une façade fantomatique. Sur les vitrines des boutiques, on lit en lettres blanches :

PAS DE LAPIN
PAS D'ŒUFS
PAS DE CHOCOLAT
N'ATTENDEZ PAS INUTILEMENT

Martha passe devant la barrière de bois signalant l'une des tranchées creusées dans la chaussée pour fournir un abri précaire. Elle hésite. L'hôtel d'Amérique est encore loin. Il est 17 h 30.

D'âcres fumées la prennent à la gorge. Perdue au milieu de nulle part, une bicoque achève de se consumer. Martha presse le pas. Elle traverse un quartier dévasté qui ne ressemble plus à rien, elle a peur de se perdre. Les rues suivantes la conduisent dans un décor intact de maisons paisibles et de magasins clos. Martha se dit qu'elles ne gagneront pas toujours à l'abominable loterie des bombardements.

Des silhouettes s'agitent devant les portes de l'hôtel d'Amérique. Les derniers pensionnaires quittent l'établissement et courent aux abris. Quand elle pénètre dans la grande entrée, Martha est persuadée d'être seule à l'intérieur du vieux bâtiment. Elle monte au deuxième étage.

Elle dépose Sarah sur le lit, puis la prend contre elle pour lui donner à boire le contenu du petit biberon. L'enfant rechigne. Elle n'est pas habituée aux tétines, ou peut-être trouve-t-elle mauvais goût au lait qui a tourné. Martha insiste. Elle frémit à l'idée de ne plus pouvoir nourrir son bébé avant longtemps.

Sarah a fermé les yeux. Martha va dans le minuscule cabinet de toilette et scrute son visage qui lui semble éparpillé en dix morceaux sur la surface craquelée du miroir. La femme qui